

# Deligny, ou la pédagogie déniatisée

Quand l'individualisme social nous fait, tout à la fois, suspecter la compétence des institutions et exiger d'elles qu'elles nous fournissent des solutions en kit pour tous nos problèmes éducatifs... quand nous perdons toute confiance dans les grands récits émancipateurs et que, simultanément, nous cherchons désespérément un joueur de flûte à qui confier aveuglément notre progéniture, alors vient le temps des gourous. Les médias et les publicitaires sont là pour nous fournir quelques « marques pédagogiques » censées nous assurer la certitude que notre rejeton ne sera pas seulement traité comme une personne mais bien comme une exception. Étonnante mais efficace alliance de « la science » – qui garantit le sérieux de l'entreprise – et de « la bienveillance » – qui permet de réclamer l'indulgence, voire le pardon, pour tous nos abandons. Nous pouvons acheter ainsi, en même temps, « la bonne méthode » et la tranquillité d'esprit, le sentiment de « faire notre devoir » et la possibilité de ne pas trop sacrifier nos intérêts d'adultes.

Difficile pour les pédagogues de ne pas être enrôlé dans cette entreprise, tant le mouvement, porté par toute une littérature du « développement personnel », est puissant : le moindre outil pédagogique et la moindre théorie psychologique sont récupérés par les « marchands du temple » qui n'hésitent pas à mobiliser quelques vagues références à la mystique orientale ou à une écologie de pacotille pour séduire le chaland.

## *De l'institution enfermante à l'institution « instituante »*

Il existe pourtant un pédagogue qui échappe complètement à toute instrumentalisation marchande, c'est Fernand Deligny. Instituteur, animateur auprès de jeunes délinquants, éducateur qu'on dirait aujourd'hui « spécialisé », thérapeute, écrivain et cinéaste réfugié dans les Cévennes avec des enfants autistes où il mettra en œuvre ce que Daniel Hameline

nomme superbement « une ascétique de la médiation éducative »<sup>1</sup>, l'homme reste définitivement « irrécupérable ».

Au cours de ses études de philosophie et de psychologie, Deligny découvre les travaux d'Henri Wallon sur l'importance de la socialisation dans la construction de la personnalité. Il constate aussi que les « asiles » dans lesquels on enferme les enfants souffrants de troubles graves ou ayant basculé dans la délinquance sont bien loin d'être des « lieux d'accueil et de vie », structurants et émancipateurs à la fois, dans lesquels ils pourraient se reconstruire. Il observe également que ceux que l'on considère comme des « fous » font souvent preuve, lors d'événements traumatiques, comme l'exode de 1940 avec son cortège de malheurs, d'une étonnante capacité de résistance et même d'initiative : alors que la société les enfermait pour chercher à s'en protéger, ils manifestent là un comportement tout à fait « normal » et même, parfois, exemplaire.

C'est ainsi qu'après une courte carrière d'enseignant, il participe, en 1943, à l'ouverture d'un foyer de prévention à Lille. Convaincu que les formes institutionnelles traditionnelles sont profondément nocives et enferment l'enfant ou l'adolescent dans ses problèmes au lieu de lui permettre de les dépasser, il y met en œuvre une pédagogie inspirée des mouvements d'Éducation populaire mais aussi de Célestin Freinet. C'est de cette expérience que naîtra son ouvrage – un recueil d'aphorismes – *Graine de crapule - Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*, publié en 1945 et toujours terriblement d'actualité.

### *L'enfant, ni dieu, ni diable...*

D'emblée Deligny déjoue les tentations de simplification, si fréquentes dans les discours éducatifs. Non, les enfants que la société rejette ne sont ni de simples victimes devant lesquelles il faudrait s'agenouiller et tout céder, ni de terribles coupables qu'il faudrait condamner irrémédiablement à l'exclusion. Bien loin des oppositions schématiques et des oscillations mortifères entre un rousseauisme béat et un réalisme viril, entre la totémisation du caprice et celle de l'obéissance, entre une confiance aveugle et un autoritarisme qui l'est tout autant, entre le « Fais ce que tu veux... » et le « Fais ce que je veux... », il cherche une ligne de passage possible pour une éducation à la liberté. Et la trouve dans la confrontation avec le réel que représente le « travail vrai ».

C'est là, en effet, que l'enfant pourra découvrir la résistance du monde à ses velléités de toute-puissance. Aux prises avec un morceau de bois ou

---

<sup>1</sup> Daniel Hameline, préface à l'ouvrage de Françoise Ribordy-Tschopp, *Fernand Deligny, éducateur « sans qualités »*, Genève, Éditions IES, 1989 (épuisé). Texte reproduit dans Daniel Hameline, *Préludes pour une pédagogie majeure*, Paris, ESF éditeur, 2017, pp. 185 à 201.

de terre, en cultivant un potager ou construisant un mur de pierres, il devra entrer dans une relation dialectique avec l'altérité. Impossible, en effet, de mettre longtemps sur le dos des « choses » l'intention de lui nuire ou de l'asservir. Passé les velléités animistes de la petite enfance, il lui faudra bien convenir que, contrairement à un être humain dont les intentions peuvent être malfaisantes, les objets incarnent des contraintes fécondes, des contraintes avec lesquelles « il faut faire »... au risque, sinon, de ne rien faire.

De là une distinction fondatrice en éducation entre normalisation et normativité : quand la normalisation impose une norme au nom de la conformité, la normativité se découvre dans la confrontation avec les exigences mêmes de la tâche. La normalisation, c'est la contrainte extérieure pour « avoir la paix », la normativité, c'est la contrainte rencontrée dans un projet, avec laquelle on peut engager une relation. Une relation qui permet, tout à la fois, de créer et de se construire, d'assumer le réel et d'inventer le possible.

Inutile donc de s'épuiser à obtenir une apparence d'ordre : la reproduction à l'identique de comportements standardisés est un cancer éducatif. Mieux vaut s'engager soi-même dans une activité et engager l'enfant dans un projet collectif. Sans certitude, évidemment, sur le caractère miraculeux de la démarche : « rien n'est jamais acquis », là comme ailleurs, dans le domaine de l'humain. Deligny le sait bien : l'humain, c'est ce qui peut rater. L'éducateur doit en être conscient. Mais il n'en désespère pas pour autant. Il propose et propose sans cesse, tout en regardant « si celui qui refuse de marcher n'a pas un clou dans sa chaussure ».

Alors que la vulgate pédagogique médiatique hésite aujourd'hui entre l'exaltation pathétique de la discipline et l'engouement naïf pour l'éclosion magique des aptitudes qui s'éveillent, il est bon de relire Deligny. Les aphorismes de *Graine de crapule*, loin de toute pensée dogmatique, sont autant d'invitations à penser l'éducation. À agir aussi. Au plus près du plus juste.

Philippe Meirieu

## Quelques extraits *Graine de crapule* de Fernand Deligny

Capables de tout ? A toi le « tout »

Tu n'obtiendras rien de la contrainte. Tu pourras à la rigueur les contraindre à l'immobilité et au silence et, ce résultat durement acquis, tu seras bien avancé.

H... a été mis au monde par sa mère, élevé par sa tante, puis par une cousine, placé dans une ferme, repris par ses grands-parents pour t'arriver frais sorti de prison. Et tu accuses la Société ?

Quand tu connaîtras H..., tu seras plein d'indulgence pour la mère, la tante, la cousine, le fermier, le grand-père et le directeur de la prison. Ce qui n'excuse pas la Société.

Ils connaissent toutes les méthodes de séduction, de la main sur l'épaule au coup de pied quelque part en passant par le sermon à voix contenue, les yeux dans les yeux. Pour l'effet que ça leur a fait, essaie autre chose.

Il faut savoir ce que tu veux. Si c'est te faire aimer d'eux, apporte des bonbons. Mais le jour où tu viendras les mains vides, ils te traiteront de grand dégueulasse. Si tu veux faire ton travail, apporte leur une corde à tirer, du bois à casser, des sacs à porter.

L'amour viendra ensuite, et là n'est pas ta récompense.

Tu es trop sévère ? Ils vont se cacher. Tu ne l'es pas assez ? Alors tu ne les empêches pas de mal faire. Ne te soucie donc pas de sévérité.

Voilà : tu donnes un billet de cent francs à un fugueur et tu l'envoies à la gare chercher un billet de chemin de fer. Il revient essoufflé en te rapportant la monnaie.

Si tu joues au policier, ils joueront aux bandits. Si tu joues au bon Dieu, ils joueront aux diables. Si tu joues au geôlier, ils joueront aux prisonniers. Si tu es toi-même, ils seront bien embêtés.

Lorsque tout marche bien, il est grand temps d'entreprendre autre chose.

Il était un éducateur qui les aimait beaucoup, beaucoup, tellement qu'ils s'en firent un grand mouchoir.

N'explore pas leurs « petites histoires entre eux » sans tenir ferme l'échelle par laquelle tu es descendu. Tu risques de t'y asphyxier comme au fond d'un puits.

Le plus grand mal que tu puisses leur faire, c'est de promettre et de ne pas tenir. D'ailleurs tu le paieras cher et ce sera justice.